

# MINO

## en art majeur

« Je ne fais pas la peinture que j'aurais envie de faire », dit-elle. Pourtant ses tableaux lui ressemblent : lumineux, décidés. Allègres.

**Texte :** Charles Dantzig – **Photos :** Laurent Monlaü

Enfant, Mino fabriquait elle-même ses jouets. C'est un premier pas pour devenir peintre, mais ce n'est pas le seul. C'est curieux la création d'un peintre, au moins aussi curieux que la création d'une peinture. Comment se fait-il que telle personne, et pas telle autre, en devienne un ? On dirait que cela se décide par élimination : sur tant de petites filles qui créent leurs jouets, certaines s'arrêteront là, d'autres continueront, il y aura d'autres abandons... Mino a continué. Elle a inventé des jouets bien après l'âge où l'on a des jouets. Persévérant encore, elle a étudié le piano pendant dix ans. Sa première expression artistique d'adolescence a donc été la musique. On ne sait pas bien comment on doit exprimer son étrangeté à cet âge. Après la musique, à 18 ans, Mino a suivi pendant cinq ans les cours de l'école Camondo, où l'on apprend l'architecture d'intérieur. Patrick Rubin, qui dirige l'atelier d'architecture Canal, y donnait des cours. « Elle m'a d'abord frappé par son apparence, m'a-t-il dit. Sa manière de se mouvoir, son élégance. Quand j'ai vu *In the Mood for Love*, l'héroïne m'a fait penser à elle. »

Oui, elle a quelque chose d'un chat quand elle marche, délicatement, un peu de côté. En même temps, Mino travaillait pour un cirque ambulant, le Cirque de Paris : décors de scène, boîtes d'illusionnistes (elle connaît tous les trucs), orgues de Barbarie, affiches, elle a même confectionné un costume de lanceur de couteaux. Ce qui l'a amenée à créer des costumes avec Valérie Grall, décoratrice de cinéma, qui dirige la revue *Traviolas* avec Antoine Dumayet. « J'ai toujours été frappée par son élégance naturelle dans ses rapports avec les gens, mais aussi avec les objets. Nous avons beaucoup travaillé ensemble pour le théâtre et, depuis, je m'arrange pour glisser une image de Mino dans chaque film sur lequel je travaille. Dans *La vieille dame qui marchait dans la mer*, avec Jeanne Moreau, par exemple. » C'est une délicate preuve d'amitié. Valérie Grall ajoute : « Mino a du courage et de la ténacité », et ce sont deux mots on ne peut plus exacts. Etre artiste nécessite du courage, surtout au moment de finir (car beaucoup de gens commencent un tableau, un livre, un scénario, mais peu terminent), et de la ténacité, comme il en faut pour y arriver, pour y rester ! Cette persévérance discrète et dure, Mino l'a eue, elle est devenue le peintre qu'elle est en peignant ses premiers tableaux en 1982. Ils étaient marqués par le cirque : elle a longtemps représenté des éléphants, des jongleurs, des cavaliers pirouettant sur des chevaux. ▶

Elle possède un répertoire de formes et fait un travail d'abstraction. Elle crée en supprimant. Comme on fait en poésie.





C'est une grande « classique ». Elle peint par terre. Elle pose sa toile sur le sol, « ainsi on peut tourner autour, on n'a pas à s'intéresser à la perspective ».

► Au-delà même des motifs, le cirque a influencé sa façon de structurer l'espace de ses tableaux, qui sont souvent en vue plongeante, comme si on regardait une scène, et d'y répartir la lumière en faisceaux lumineux focalisés. Cette peinture, même si elle a évolué, montrait déjà ses qualités essentielles : la vivacité, la luminosité, la décision, une allégresse. Du mot « artiste », il ne faudrait pas déduire une quelconque idée de caprice. Les artistes sont la plupart du temps sérieux, consciencieux, précis. Ils ont trop à faire avec leur travail pour perdre du temps. Connaissant sa rigueur, en 1987, Patrick Rubin l'a associée à la réfection de l'entrée du ministère de la Culture, rue de Valois, où elle a peint une fresque. Puis, en 1991, il lui a proposé de réaliser une commande pour le Centre national des lettres, rue de Verneuil, où elle a sculpté le bas-relief monumental du hall d'entrée et créé la peinture du plafond du salon de réception. « Elle a un atelier, se situe dans une continuité, celle d'un certain travail de la peinture. C'est une grande "classique" ». Mino peint par terre. Elle pose sa toile sur le sol et travaille. « On peut tourner autour, on est moins distrait, on n'a pas à s'intéresser à la perspective », dit-elle. Elle se méfie de la nature. « La nature, c'est très bien, trop bien. On est exalté par le paysage, il y en a partout, sur les 360 degrés, on ne peut pas faire de

choix. » Et ce choix, c'est un travail d'abstraction. Mino travaille en supprimant. Comme on fait en poésie. Il importe d'enlever ce qui est explicatif. Les gens n'ont pas besoin d'explication. Ils sont capables de comprendre. (Et s'ils ne le sont pas, tant pis.) Il importe aussi d'éloigner le sujet, car c'est une facilité, qui ne plaît qu'au public le moins intelligent. Ce qui compte, c'est la façon dont nous présentons les choses. « Je suis penchée sur ma toile, et surgissent des formes qui me donnent envie de faire, disons, un éléphant. J'ai en moi un répertoire de formes. » Après cela, elle peint un tableau qui ressemble à un éléphant, puis enlève précisément ce qui lui ressemblait, pour n'en laisser que des contours, quelque chose qui évoque plutôt qu'il ne montre. Et, pour cela, elle s'aide des livres. Après un certain temps de peinture, elle passe à la lecture. Elle lit, longtemps, puis, soudain, regarde son tableau. « Il faut que je le surprenne. » C'est bien autre chose qu'une distraction : « La lecture me donne envie de peindre. » Mino a du reste beaucoup lu, et je ne crois pas qu'on trouverait beaucoup de peintres pour citer comme elle le fait, tout naturellement, l'*Atala* de Chateaubriand. Un de ses écrivains préférés est Proust, dont elle a lu jusqu'aux articles de journalisme. Quand elle aime un écrivain, Mino le lit de la meilleure des façons possibles, en entier, et sans le lâcher. Ce n'est pas une méthode, mais un enthousiasme. « Elle a le goût de la lenteur et de la réflexion, dit Dominique Modiano, créatrice de bijoux. Cela a l'air très ennuyeux quand on le dit mais, quand on la connaît, on sait que ce n'est pas du tout cela. » Certes non. Mino rit sans cesse. Et c'est une personne très « sociable » même si, comme le relève encore Dominique Modiano, elle a le goût de la solitude. Je dirais même que c'est une nécessité. On ne peut pas être un artiste sans être, profondément, un

solitaire. « Je ne fais pas la peinture que j'aurais envie de faire, dit Mino. Pour citer Georges Braque, "on ne fait pas ce qu'on veut, on fait ce qu'on peut". Ce que je voudrais, moi, c'est peindre comme le Picasso de la fin, une peinture riche, pleine de formes et de personnages. » Qu'elle soit rassurée : ce qu'elle « peut », peinture ou sculpture, est excellent. Picasso est un de « ses » peintres ; je lui ai demandé ceux qui la hérissaient, car ce qui nous hérisse nous révèle peut-être encore mieux que ce qui nous exalte. Pour elle, c'est la peinture symboliste. « Gustave Moreau, ça m'agace exactement comme quand je regarde un paysage. » Et Klimt, et les hyperréalistes, et Monory. Il m'arrive souvent d'essayer d'imaginer comment les personnes que j'ai en face de moi étaient enfants. Avec Mino, pas de grands efforts à faire : je la regarde, et je vois la petite fille réfléchie qu'elle devait être lorsqu'elle se fabriquait ses jouets, toute seule, dans sa chambre. Entêtée. Pleine de talent. Ayant horreur du manque de sérieux dans le travail et des gens en retard. Quand elle a fini de peindre, elle aime bien retrouver des amis, monter très haut le son de la musique et danser jusque tard dans la nuit. En peinture ou dans la vie, toujours ponctuelle, Mino danse. ■



Mino  
Bio  
express

Née à Paris en 1955

- 1987 : peintures monumentales pour le hall d'entrée du ministère de la Culture, rue de Valois à Paris.
- 1991 : peinture pour le plafond du salon de réception et bas-relief du hall d'entrée du Centre national des lettres, rue de Verneuil, à Paris.
- 1992-1994 : pensionnaire à la Casa Velazquez, Madrid.
- 1999 : présentation de ses œuvres à l'Arts Festival de Chicago.
- 2001 : exposition à la galerie Babylone, rue de Babylone, Paris.